

LE POULPE
GABRIEL LEGOUVREUR
PARKINSON LE GLAS



Gabriel Lecouvreur

Le Poulpe

Parkinson le glas



Hérétiques – créateurs de livrels indépendants.

v. 5.0

*à mon pote Bruno Masure,
en souvenir du bon vieux temps*

*Mille mercis pour ta participation gracieuse,
involontaire et ô combien active à ce roman*

Merci à Isabelle D., Didier D., Nathalie J.,
Thierry C., Philippe A., Hélène B.
et Antoine de K., dont la complicité m'a permis
de bernier J.-B. Pouy.

J'ai utilisé, pour écrire ce roman,
divers personnages et anecdotes des « Poulpe »
de J.-P. Andrevon, D. Daeninckx,
P. Filoche, R. Goupil,
O. Mau, J.-B. Pouy, J.-J. Reboux, D. Renaud
et O. Thiébaud.
Qu'ils en soient remerciés.

Paris, septembre 2000

1

L'œil collé au viseur de sa minuscule caméra numérique Sony, Shohei Enokihara se délectait du sourire fripon de sa jeune épouse Junko, assise sur le rebord de la fontaine devant le pyramidon, à gauche de l'immense pyramide de verre du musée du Louvre. Junko l'invita d'un signe de la main à filmer la place. Elle était resplendissante. Shohei la quitta un instant pour un panoramique sur la cour Napoléon, où serpentait la file interminable des touristes qui faisaient la queue sous le soleil écrasant. Ils étaient arrivés en France la veille, et cette lune de miel était une pure délectation. On n'avait pas tellement le temps de s'attarder sur les monuments, les guides de la compagnie ne plaisantaient pas avec le timing, mais quel plaisir de découvrir enfin la Ville lumière ! Et surtout cet endroit magique, avec la majestueuse pyramide du Docteur Pei qui renvoyait les admirables perspectives de l'édifice. Quand l'objectif revint se poser sur Junko, qu'il avait honorée à quatre reprises, et avec quelle ardeur, pendant leur première nuit parisienne à l'hôtel Lutétia, Shohei vit l'homme assis à côté d'elle. Il réprima une grimace de dégoût. Coiffé d'une casquette à visière US jaune, mais sûrement pas américain étant donné sa maigreur, l'individu mordait à pleines dents dans un sandwich dont la sauce rouge ketchup lui coulait sur le menton. L'hôtesse de l'agence Hitawi avait beau les avoir prévenus, le touriste nippon n'arrivait pas à se faire à cette étrange habitude qu'ont les Européens de déjeuner en déambulant dans la rue. Au Japon, ce genre de pratique était inconcevable, vraiment ! Les Européens sont décidément extraordinairement surprenants, songea Shohei en zoomant sur le grand échalas à casquette, qui portait sous la veste un tee-shirt clair revêtu du sigle ATTAC.

Le Japonais tiqua : l'homme était maintenant pour ainsi dire collé contre son épouse, car un autre individu, vêtu d'une cape noire qui ne passait pas inaperçue, venait de s'asseoir juste à côté de l'étranger et s'entretenait avec lui. Shohei capta encore une fois le sourire de Junko, qui se vaporisait le visage à l'aide du spray qu'elle avait acheté le matin même dans une somptueuse boutique de la rue Saint-Honoré où on l'avait reçue avec des égards dignes de l'Impératrice. Elle riait aux éclats en montrant du doigt l'homme au sandwich. Shohei lui renvoya son sourire sans décoller l'œil du viseur, et avec un petit signe de sa main libre, il l'invita à le rejoindre, ce qu'elle fit, par petites foulées, terriblement excitante dans sa robe-kimono de soie. Shohei vit, à l'arrière-plan, l'échalas se lever, suivi de son voisin qui, lui tenant fermement le bras, semblait le pousser devant lui. Les deux étrangers se détestaient cordialement, Shohei en était certain, car il était physionomiste dans le plus grand casino clandestin de Kabukicho, le quartier chaud de Tokyo, et l'art de décrypter les visages n'avait plus de secret pour lui. Pour cette raison, il cadra sur les deux hommes qui cheminaient à présent côte à côte. L'échalas, mécontent, faisait de grands gestes

avec les bras. Shohei ne comprenait pas leurs paroles car il ne parlait pas la langue de Jacques Chirac, mais le ton était assurément vif. Lorsqu'ils passèrent à sa hauteur, ils se disputaient violemment.

Délaissant momentanément Junko, Shohei fit un quart de tour sur lui-même et continua à filmer les deux Européens qui filaient dans la direction opposée à la pyramide, vers les Tuileries, de plus en plus agressifs. Soudain, l'échelas s'arrêta net et repoussa l'importun d'un grand coup de coude pour tenter de lui échapper, mais l'autre l'empoigna vivement par la manche, lui tordit le bras dans le dos, et l'obligea à repartir. Les groupes de touristes s'écartaient sur leur passage, ahuris, incrédules. Shohei poussa un petit cri de gorge, de plus en plus excité par la situation. Soudain, une voiture entra dans le champ de son objectif. Le véhicule venait de glisser le long du trottoir, quelques mètres plus loin. Shohei vit les deux portières droites s'ouvrir simultanément. Un homme descendit et vint en courant à la rencontre des deux hommes. Arrivé à la hauteur de l'échelas, il sortit un revolver de sa poche et le braqua sur sa tempe. Quelques secondes plus tard, ils étaient tous montés dans la voiture. Le temps que Shohei réalise ce qui s'était passé, le véhicule des ravisseurs était déjà reparti sur les chapeaux de roue vers la rue de Rivoli. Shohei filma la fuite des Yakuzas dans la voiture (une grosse cylindrée noire) jusqu'aux guichets du Louvre, et là, en proie à une hilarité de plus en plus incontrôlable, perdant toute retenue, tel un Occidental extraverti, il opéra en trépignant un travelling à 180° sur la foule du parvis. Puis, passant sans transition de Takeshi Kitano à Wong-Kar-wai, il revint se poser sur le sourire de sa délicieuse épouse qui riait aux éclats. Shohei ressentit une violente érection ; nul doute qu'il avait épousé la plus belle créature de Venos.

Il éteignit l'appareil et Junko vint se lover contre lui en riant. « Tu as filmé les gadjos ? » demanda-t-elle en japonais. Shohei se mit alors à rire à gorge déployée en agitant la caméra numérique au-dessus de sa tête, sous l'œil éberlué d'un groupe de touristes américains coiffés de casquettes Sydney 2000, bouffis de pop-corn, de hamburgers et de Coca-Cola.

2

Dès que Maria rentra du marché d'Aligre, Gérard leva sa chope de bière, aussitôt imité par le professeur Malebranche, doyen des habitués du Pied de Porc à la Sainte-Scolasse, et par Albert, doyen des postiers du centre de tri de la rue Bréguet, qui attendait la retraite en purgeant un mi-temps thérapeutique, et que tout le monde appelait Bouteille.

— Allez ! à la santé de ton héroïne, Maria, on va pas se laisser abattre.

La femme de Gérard fit une caresse au chien Léon qui s'épouillait au pied du bar et fila à la cuisine. L'héroïne, c'était Marie-José Pérec, idolâtrée par Maria depuis qu'elle était venue fêter sa victoire aux JO d'Atlanta en 96 chez les Scolassiens, en compagnie de Yannick Noah et d'une bande de joyeux drilles des îles. Le forfait de l'Antillaise à Sydney déprimait Maria. Sa fuite rocambolesque, objet de tous les sarcasmes au zinc, l'avait achevée.

— Si Gabriel nous entendait, il nous assassinerait, lui qui déteste le sport, dit Gérard. Je m'demande ce qu'il fout, tiens ! Une semaine qu'il est rentré et toujours pas vu la queue d'un poulpe dans les eaux du porc !

— Avec les intellectuels qui ont pris d'assaut la télé, il doit rester au frais dans sa chambre, commenta le professeur.

— Les jeux, je m'en soucie comme de mon premier pourboire, si tu veux savoir. C'est pour les clients que j'la mets. Tiens, Cheryl m'a appelé hier au soir, elle aussi elle l'a pas vu...

— Elle non plus, Gérard.

— Quoi ?

— Elle non plus. *Elle non plus elle l'a pas vu.* Pas « elle aussi ».

— Non, mais écoutez-la, ma p'tite Espingo...

— Tu m'as assez reprise, fit Maria. Et puis, ça t'apprendra à te moquer de Marie-Jo.

— Bon. Et vous savez ce qu'elle m'a dit, la meuf au Gabi ? Paraît que monsieur Lecouvreur aurait l'intention d'écrire ses mémoires ! On va enfin savoir ce qu'il traficote pendant ses excursions, le lascar.

— Depuis qu'il a fêté ses quarante ans, il est plus pareil, fit le prof.

— Commence à sentir le poids des artères, le Poulpe ! fit Albert.

— C'est pas comme toi, Bouteille ! lança Gérard. Plus tu picoles, plus tu rajeunis.

La matinée passa. L'après-midi. La soirée. Gabriel ne donnait pas signe de vie. Gérard vitupérait. Il en avait après lui et s'en ouvrait aux habitués. Lui qui ne buvait

jamais pendant le service prenait part à toutes les tournées. Maria lui jetait des regards noirs. Rien à faire. Et ce qui devait arriver arriva. Gérard prenait du gîte et se donnait en spectacle. Maria avait honte. À une heure du matin, le rideau de fer baissé, une douzaine de Scolassiens suivaient les Jeux olympiques de Sydney, plantés en éventail devant le téléviseur. Gérard reprit sa rengaine, de plus en plus ivre.

— Tu veux que j'te dise, Vlad ? Si Gabi me met pas dans ses mémoires, je lui colle un procès au cul, moi. Ho ! tu m'as vu ! C'est quand même moi qui lui paie le canard tous les matins, nom d'un chien !

— Y nous mettra, patron.

— Tu crois ?

— Y nous mettra, j'te dis.

— Ben moi, j'suis pas sûr, parce que tu vois...

— Y peut pas pas nous mettre.

— Non, parce que j'te l'dis tout net, moi. C'est pas parce qu'on est des potes de vingt ans qu'on doit se laisser marcher sur les pieds, merde !

— Tu ferais mieux d'aller te coucher, mon pauvre Gérard, répéta Maria pour la énième fois. Tu ne tiens plus debout.

— La faute à qui, Maria ? Si tu t'étais pas entichée de la Marie-Jo, on serait pas là comme des blaireaux au beau milieu de la nuit... je serais dans mon plumard, tranquille comme Baptiste...

Gérard eut toutes les peines du monde à terminer sa phrase, tellement il était ivre.

— T'es dur à l'ouvrier, Gégé, fit Albert. Remue pas le couteau dans la plaie.

— La patronne elle a raison, acquiesça Vlad. On ferait mieux d'éteindre la télé. La finale sans Marie-Jo, c'est pas correct.

Car cette nuit avait lieu la finale olympique du 200 mètres dames, et sans Marie-Jo Pérec, le cœur n'y était pas. Maria déprimait. L'heure était grave.

— Attends, j'ai une idée, fit Gérard. Je vais te redonner le sourire, moi, tu vas voir...

Il se leva, fonça vers les cuisines et revint avec une cassette vidéo qu'il glissa dans le magnétoscope.

— On regarde plus la finale ? protesta Albert.

— Et comment, Bouteille ! On regarde la finale, la vraie !

Soudain, un coup retentit sur le rideau de fer. Il était deux heures et demie du matin.

— C'est fermé, hurla Gérard. Soirée privée.

— Fais pas le con, Gérard, c'est moi, Gabriel.

Gérard tituba vers la porte, l'ouvrit et remonta légèrement le rideau de fer.

— Putain, mais où c'est qu't'étais coulé, toi ? Entre, entre donc, la finale du 200 va commencer. Gabriel se glissa à l'intérieur et fila vers le bar :

— Le sport, c'est l'opium du peuple. Salut les ESB !

— Oh, dis donc, tu vas pas nous faire chier avec tes conneries de gaucho attardé ! Sinon, c'est retour derrière le rideau de fer avec les Soviets, et tu vas voir chez Poutine

si j'essuie, c'est moi qui te l'dis... Est-ce qu'on te fait des remarques quand tu pars sur le sentier de la guerre, nous ?

— Il est saoul, fais pas attention, prévint Maria.

— C'est ce qui me semblait, oui, soupira Gabriel.

— Tiens, t'as qu'à lire *Le Parisien*. Y'a un mec qui s'est fait kidnapper devant la pyramide du Louvre. Devant dix mille pékins, et pas un qui lève le p'tit doigt ! Enfin, si, y'en a un, mais c'est un Japonais. Un Japonais d'Pékin, ha, ha ! Lis donc, le journal est sur le perco.

— Fiche-lui la paix, Gérard, ordonna Maria. Viens t'asseoir à côté de Maria, mon Gabi. T'occupe pas de lui, va.

— Viens t'asseoir à côté de Maria, mon Gabi, minauda Gérard en enclenchant le magnétoscope. Tu veux pas lui faire un p'tit non plus ?

— N'importe quoi.

Gabriel se tira un demi de Leffe et resta debout derrière le bar, ronchon. Le départ du 200 mètres était imminent. Les filles étaient dans les starting-blocks.

— Vas-y, Marie-Jo ! s'égosilla Albert. Fous-lui-z'en plein la vue à l'Australopithèque !

— Elle est toujours là, la sauterelle ! gloussa Gabriel. Increvable, celle-là. Tu regardes pas la finale ? ajouta-t-il à l'intention de Maria qui lorgnait le téléviseur d'un œil mouillé. T'es fâchée avec Marie-Jo ?

Rire des habitués. À vos marques, prêts...

— Elle a déclaré forfait, la pauvre.

— T'as vu comme elle allonge les jambes, cria Vlad. Pas étonnant qu'elle ait gagné, la gazelle !

22 secondes 12 centièmes plus tard, après un mauvais départ, la grande Marie-Jo s'était jetée la première sur la ligne d'arrivée, et y avait pas photo. Quelques applaudissements discrets accueillirent la victoire.

— Elle déclare forfait et elle gagne ? s'étonna Gabriel, incrédule. C'est tout l'effet que ça vous fait, les cocoricos ?

Maria trempa ses lèvres dans sa chope et déposa une bise de mousse sur la joue de son chouchou, puis laissa tomber :

— C'est du différé. C'est les jeux d'Atlanta. Marie-Jo a disparu, elle a craqué...

— Il lit plus le journal, le Poulpe ? ricana Gérard.

— Je vois, fit Gabriel qui n'y voyait rien.

— T'as qu'à dormir ici, t'as l'air mort de fatigue, mon pauvre, fit Maria. Oh, mais t'as un pansement au front, j'avais pas vu. Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— C'est rien, Maria, juste une égratignure.

— Quand t'auras fini de draguer ma femme, lis donc l'journal ! cria Gérard.

— Lâche-moi les baskets, Gégé.

— Tu t'en fous, maintenant qu't'écris tes mémoires, c'est ça ? Le type qui s'est fait rapter, c'est comme nous... rien à foutre. C'est comme le sport, le tiercé, tout ça, l'opium des imbéciles... c'est ça, le Poulpe ? Mais réponds, quand on t'cause ! Oh,

mais si ça se trouve, c'est en rapport avec la disparition de Marie-Jo, cette affaire ! Tu devrais mener ton enquête, Poulpe !

— Ta gueule, gros ! Le type qui s'est fait enlever, c'est ma pomme, tu comprends ?

Éclat de rire général, à l'exception de Maria, collée au Poulpe, tout alanguie.

— Ah oui ? Ben, on t'reconnaît pas ! exulta Gérard plié en quatre. Et ils t'ont relâché, les gentils malfrats ? Ils ont gardé Marie-Jo et ils t'ont relâché... J'ai pas vu passer la demande de rançon, moi ! Quelqu'un a vu passer la demande de rançon, vous autres ?

Cette fois les rires furent tués dans l'œuf, et Gérard la boucla. Gabriel repoussa délicatement Maria qui tentait de le retenir et se dirigea vers la sortie, dans un silence à couper au couteau. Il boitait légèrement. Il releva le rideau de fer d'un petit mètre, s'accroupit. Avant de se glisser dans la rue, il se retourna et lança :

— Putain, vous êtes vraiment chtarbés, les pieds de porc ! Pourquoi j'inventerais un truc pareil, bordel à queue !

— Huit queues, l'octopode ! gueula Bouteille. Ça fait rêver, pas !

— Tandis que Bouteille, c'est huit neurones ! éclata de rire le professeur.

— Attends Gabriel ! cria Maria en se glissant sous le rideau de fer, mais Gérard la retint en l'attrapant par le mollet, et elle se cogna la tête contre l'arête métallique. Quand elle se releva, elle buta contre Gérard qui venait de s'affaler dans la sciure, à côté de Léon qui roupillait, totalement insensible aux dégoiseries maison.

— Donne le bonjour à Marie-Jo ! cria Gérard.

À la télévision, un cireur de Nike tout émoustillé cueillait les réactions à chaud de la double championne olympique en différé de quatre ans. Vlad lui coupa le sifflet. Les clients quittèrent le bistrot en enjambant Gérard qui cuvait dans sa barbe. Maria se mit à pleurer doucement et colla son nez contre l'écran muet.

— Viens nous voir, Marie-Jo, murmura-t-elle. S'il te plaît, quand tu iras mieux, viens nous voir, on fera une fiesta du tonnerre, on invitera Gabriel.

3

Gabriel avait envie de chialer, mais ça ne venait pas. Ils avaient été trop cons. Gérard, ces derniers temps, patinait vraiment dans la choucroute. Maria avait du mérite, dans ces moments-là. Il consulta sa montre. Cassée dans la bagarre. Des coups sur la patate, il en avait pris quelques-uns depuis qu'il allait au charbon, on avait même essayé de le supprimer, mais là, c'était le bouquet. Les mecs l'avaient emmené. Passé à tabac. Travail de pro. Sans un mot. Et relâché. *No comment*. L'heure, il n'en avait pas besoin. Il s'en foutait. Il avait besoin de Cheryl. Non, Cheryl, c'était trop tôt. Pedro, alors. Depuis quelque temps, il n'allait pas fort, lui non plus. La fin du siècle n'était facile pour personne. Un taxi le déposa en cinq minutes devant l'immeuble du Catalan.

Pedro était chez lui. Il était avachi devant sa vieille Grundig, il regardait les Jeux olympiques lui aussi. Une vraie épidémie. Dès que Gabriel entra dans le petit salon, Pedro coupa le son, et rien que pour ça le Poulpe eut envie de l'embrasser. Ce qu'il fit par deux fois. Au Pied de Porc, il s'était senti indésirable. Il avait envie de rire. Seulement, quand il se pliait en quatre, avec l'avoinée qu'il avait reçue, c'était les orgues de Staline. À croire que les types l'avaient tabassé rien que pour lui ôter à jamais l'envie de rigoler.

Pedro ramena quatre Pelforth du frigo et les posa sur la table basse devant la télé. Sur l'écran, une armée de pécores bidocheux agitaient des drapeaux. Gabriel décapsula deux bières, puis il alla pisser. Le tête-à-tête avec l'affiche de Puig Antich lui fit l'effet d'un garrot. Il fit craquer son cou et libéra un frisson. Puis il tira la chasse et s'assit sur le siège. Qui étaient ces mecs ? Ils ne lui avaient pas adressé la parole. À part le type à la cape noire, mais ça faisait partie du stratagème pour l'attirer à la voiture. Gabriel fit ses comptes. Il lui manquait trois paires de mains pour compter tous ceux qui avaient des raisons impérieuses de lui en vouloir. Au point de payer des petits truands pour le passer à tabac ? Pourquoi pas ? Avec la crise, pour cent sacs t'as un tueur à gages, alors trois petites frappes... Restait l'hypothèse des polices parallèles. Gabriel fit la moue. Quand cette engeance s'en était prise à lui, début 96, ils avaient essayé de le liquider ¹. Seule une incroyable baraka lui avait permis d'échapper à la mort. Ça n'avait pas été le cas pour tout le monde, hélas. Depuis, silence radio. Des têtes avaient dû tomber chez ces messieurs. D'autres têtes avaient eu le temps de repousser. Certes. Mais si ces enfoirés avaient décidé de remettre ça, ils n'auraient pas attendu quatre ans. Et ne l'auraient pas loupé. CQFD. Exit donc RG, DST et Cie. Le coup devait venir du « privé ». Pas forcément plus rassurant. Bon, assez duré, le soliloque.

Le Poulpe tira une nouvelle fois la chasse. Quand il revint au salon, Pedro avait remis le son. Il le baissa aussitôt.

— Tu peux remettre le jus, Pedro, je m'en fous. Mais ça me fait chier que tu regardes ces conneries.

Pedro éluda et montra le pansement au front.

— Qui t'a fait ça ?

— Des groupies, avec des nerfs de bœuf.

— Je me disais aussi... Gabriel, il ressemble au type de la télé... Ils ont passé un bout de film amateur tourné par un touriste japonais. C'est passé dans le journal de Sérillon. J'étais sûr que c'était toi.

— T'es plus physionomiste que Gérard. Je me demande quand même où ils l'ont péché, le Japonais...

— T'es vraiment naïf, quand tu t'y mets, Gabilou.

— Et toi, avec tes jeux du cirque, tu me les brises.

Pedro leva les yeux au plafond, exaspéré.

— C'est toi qu'as commencé, Pedro. Le sport c'est la guerre, c'est pour ça que tu regardes ces conneries ? Pour te remettre dans le bain de ta putain de guerre en culotte courte ? Personne n'en a plus rien à branler de la guerre d'Espagne, mon vieux. Déjà que la Yougo et la Tchétchénie, tout le monde s'en bat l'œil, alors l'Espagne...

— Mais qu'est-ce qui te prend Gabi ! La guerre, c'est pas eux qui la font, fit Pedro en montrant l'écran silencieux où deux types se disputaient un ballon. La guerre, c'est les magnats de la finance, les spéculateurs, les cartels de la drogue, les chefs d'État mafieux, les juntas militaires.

— Et les types qui m'ont fait enlever, tant qu'tu y es...

— Ça, c'est autre chose. Tu mélanges vraiment tout, Gabi. T'as pas oune gramme de discernement...

— Parce que t'en as, toi, dou discernement ? s'énerva Gabriel en montrant la télé. Tu les as vus mouiller le calbut, ces gros cons de ploucs... Les JO et la guerre, c'est pareil, Pedro. Mort aux faibles et aux civils !

— Tu lis trop *le Monde diplomatique*, grand homme.

— Tu sais bien que je ne lis plus que *Charlie* et *le Parisien*. Et encore ! Aujourd'hui, j'étais dedans jusqu'au cou, et ça m'a tellement foutu les boules que j'ai pas osé l'ouvrir.

— Je t'avais bien dit qu'ils reviendraient à la charge.

— C'est pas les mêmes, Pedro.

— Mais qu'est-ce que t'en sais !

— Quatre ans après, ça peut pas être les mêmes, réfléchis.

— C'est pas la même *stratégie*, amigo. Ils ont laissé passer du temps, c'est tout. Et merde... Je vais pas te faire un dessin. Faut jamais sous-estimer son ennemi, tu devrais savoir ça, depuis le temps... Au fait, t'es chargé ?

— Je prends des vacances, Pedro. Pas besoin de flingot. Je passais juste faire un brin de causette.

— C'est ça, ta causette ? Me faire chier parce que je regarde les Jeux olympiques ? Ça me fait de la peine de te voir comme ça...

— Arrête, tu vas me faire chialer.

— Eh quoi, alors ! Ça te ferait du bien de chialer de temps en temps. T'as le cœur trop sec, amigo. Et c'est pas que moi qui le dis...

— Des noms, Pedro. Des noms.

— Si c'était que moi, je le dirais pas.

— Des noms, vieux frère !

— Je suis pas délateur.

— Non, t'es un trouillard.

— Cheryl aussi, elle le dit, avoua Pedro d'un air contrit.

— Tiens donc ! Eh ben j'vais aller pleurer dans son giron.

— C'est ça. Et embrasse-la pour moi. T'as une fille en or, tu sais. T'as une fille en or et tu t'en rends même pas compte...

— Au fait, elle a gagné ou pas, Pérec ? J'ai rien compris, avec tout ça, moi.

— Pérec, c'est une trouillarde ! Comme Pedro.

1. Voir *Lundi, c'est sodomie*, de Romain Goupil, *Le Poulpe* n° 31. ↵

4

Nue au milieu de l'armada de peluches roses, le drap de satin rose lui recouvrant chichement les pieds, Cheryl dormait sur le côté, paisible, serrant dans son cou un kangourou, rose lui aussi, car dans sa chambre, tout n'était que rose, vous le savez. Gabriel ne se lassait pas du spectacle. Ravissant, affriolant, bandant, tu peux pas savoir. Bluffé par la beauté bouleversante qui émanait de cette fille, Gabriel. C'était comme ça, amour et rage. Quand il rentrait à l'improviste, et que Cheryl daignait lui laisser la clé dans la cache dissimulée entre la huitième et la neuvième marche, sous une esquille de bois, Gabriel s'asseyait au pied du lit, doucement, pour ne pas la réveiller. Et il attendait. Quoi ? Rien. Qu'elle continue de respirer. Qu'elle continue à vivre, tout simplement. Que le temps ne passe pas trop vite sur ce corps qui faisait tourner la tête aux mâles concupiscent. Qu'elle se réveille, il attendait. Immobile. Mais neuf fois sur dix il ne pouvait pas se retenir de la caresser. Et voilà. Il se demandait souvent jusqu'à quand il serait amoureux de sa Cheryl. Cette question lui faisait peur. Parce que ce n'était pas la bonne. La bonne question, c'était : « Jusqu'à quand sera-t-elle amoureuse de moi ? » Pardi ! Tant que leurs petits arrangements avec la vie résisteront aux ouragans qui les secouent de temps à autre. Tant que son cœur d'or à elle supportera son cœur sec à lui. T'as raison, Pedro.

Ce matin-là, Gabriel n'était pas prévu, et Cheryl avait laissé la clé. Il était espéré, à en juger par la densité de bêtes à poil disséminées sur la belle à poil.

Gabriel se posa sur le coin du lit. Il sublimina la disposition des peluches arrimées au corps de sa coiffeuse chérie. Une vraie partouze miniature. Le singe malicieux agrippé aux chevilles, le nounours lui tétant le sein gauche, la girafe contre la hanche, la gazelle à l'épaule. Le pompon, c'était le poulpe en peluche entre les cuisses qui lui gobait quasiment le mont de Vénus. Gabriel s'escagassa. Ça ne trompait pas. Elle allait le croquer tout cru au réveil. Ou peut-être même consommer en dormant, il avait vu ça. Malheureusement, il était vanné. Il s'étendit de tout son long et s'endormit presque aussitôt.

Pas longtemps.

Cheryl venait de bouger un orteil, puis le pied, puis la jambe, et le reste suivit. Dans un demi-sommeil Gabriel vit passer au-dessus de sa tête une comète de bestioles roses qui s'écrasèrent sur le grain de beauté géant de Marilyn. Cheryl faisait le ménage dans la ménagerie. Il tenta de se redresser, mais la blonde créature avait déjà pris position sur son bassin, elle le chevauchait, dirigeait son sexe entre ses cuisses. C'est parti, mon kiki ! Un vrai pilonnage. Et voilà, Gabriel. T'es piégé. T'as rien vu venir.

- Qu'est-ce tu fais là ?
- Je m'occupe de toi, t'as l'air tout déprimé, susurra-t-elle en roulant des hanches. Mais t'es blessé ! Où t'étais passé, ma biche ?
- J'ai eu des emmerdes, Cheryl. J'ai mal partout. On m'a tabassé.
- Faut pas traîner après l'école, ma biche.
- J'étais parti visiter le musée du Louvre, figure-toi...
- C'est bien, tu te cultives. Oh, mais... ça se durcit, on dirait.
- Aïe ! Tu m'fais mal.
- T'as pas envie de baiser, Gabi ?
- J'ai reçu un coup de pied dans les parties, Cheryl.
- Je vais te soigner ça, mon chat.
- Ça fait mal, tu sais.
- Mais oui, je sais. Un peu de courage, allez !
- Mais non, tu sais pas, t'en as pas. Je... je sens qu'je vais partir, Cheryl. Tu peux pas te calmer un peu ?

Cheryl poussa un cri. Accéléra le mouvement et les cris. S'effondra sur sa poitrine en jouissant.

Et voilà, Gabriel, t'as lourdé tes missiles de croisière et c'est toi qu'es touché. Maintenant, tu vas t'endormir.

5

Il se réveilla à midi. Mal partout. Les couilles, n'en parlons pas. Lui fallait d'urgence une coquille. Il goinfra le petit déj' préparé par la prévenante amante, se doucha longuement pour atténuer les courbatures, mit des habits propres piochés dans sa réserve cherylienne et retrouva la douce au salon de coiffure, qui papotait avec une de ses deux employées. Une stagiaire gironde et pétillante qui s'appelait Ursula. C'était le dernier jour avant les congés de septembre, Véro était déjà partie, le salon était désert, on trempait les ciseaux dans le formol.

— Cheryl, t'as un moment ?

— Tu veux faire la deuxième manche, Gabi ?

— Euh, je voudrais que tu me fasses... une permanente.

— Après l'entracte, biche. C'est fini le cinéma permanent.

— Humpfff... Tu sais que t'es comique, toi ?

Cheryl se tenait les côtes, Ursula hilarait.

— Faut que je change de look. Les types qui m'ont enlevé, ils...

— Les types qui t'ont enlevé, c'est des sacrées pines d'ours, mais s'ils t'ont relâché, c'est pas pour te recourir après. Qu'est-ce qu'ils t'ont dit au juste ?

— Ben, rien. Ils ont tapé, c'est tout.

— Ils t'ont passé à tabac, comme ça...

— Ouais. C'est bien ce qui m'inquiète, Cheryl.

— De toute façon, si t'es en danger, c'est pas une permanente qu'il te faut, mais un gun. Va voir Pedro. Moi, je ne peux rien pour toi.

— Ça, c'est la meilleure ! Tu fais la gueule quand je pars chargé à bloc et tu me conseilles de m'armer jusqu'aux dents.

— La meilleure planque, c'est de te mettre au vert. Prends des vacances, Gabriel. Ça fait combien de temps qu'on n'est pas partis ensemble ?

— Ouais, bon...

— Évidemment, toi tu t'en fous, t'es tout le temps barré...

— À me coltiner les mecs les plus graves de France, quand c'est pas des tueurs, la gueule des vacances ! De toute façon, c'est mon problème, on va pas revenir là-dessus.

— Écoute, Gabi, je ferme le salon ce soir. Je pars dimanche à Belle-Île avec Odile. Elle a une maison à Sauzon. Tu ne crois pas que c'est le moment de faire un break ?

— Odile, ta copine de la télé ? La lesbo agitée de « Tombez les masques » ?

— Elle est même bi, si tu veux savoir. C'est une fille charmante, pas parce qu'elle bosse à la téléche... Elle adore ton côté Tintin reporter. Elle sera vraiment ravie de te revoir.

— Moi aussi. Les bi, y'a pas plus bandant.

— Va te faire foutre, espèce d'homophobe !

Cheryl récupéra son sac à main en croco sur la caisse et chaloupa sur ses mocassins jusqu'à la rue. Gabriel la regarda filer. Elle avait un cul à damner la Légende dorée. Le plus beau de Paris, prétendait Gérard, le cul du bonheur, et la tête bien faite et bien pleine, Gabriel. Avant de franchir le seuil de la porte, elle se retourna en tirant sa petite robe d'été sur ses cuisses et lui lança :

— On part de chez Odile dimanche soir à six heures. T'as vingt-quatre heures pour te décider.

— Où tu vas comme ça ?

— Ça peut te foutre !... Pour ta permanente, vois avec Ursula. Elle adore le cinoche...

6

Cheryl avait raison, se dit Gabriel en liquidant sa Carlsberg. Les femmes ont toujours raison. Enfin, *presque* toujours. Nous, on est des coqs, on ne peut pas s'empêcher de lever la crête, la queue et la voix ensemble. Les six derniers mois avaient été particulièrement éreintants. Le Poulpe avait besoin de vacances. Fallait filer, tout de suite. Profiter de l'occasion. Belle-Île, il y était allé deux fois. La première en colo, à dix ans. Tonton Maurice et tata Marie-Claude étaient venus le chercher au débarcadère à Quiberon dans la 203 jaune. Tata Marie-Claude ! Elle l'aurait mis en porte-clés, si elle avait pu. Valait mieux pas penser à ça, c'était trop triste... La seconde fois, c'était en service commandé, avec Pedro et son copain Fransisco ¹. Ludivine, la comtesse, le rocker déjanté. Ça n'avait pas été de tout repos.

Des vraies vacances à Belle-Île avec Cheryl, ça le tentait. Surtout avec l'agitée de la lucarne. Une vraie bombe, celle-là. Si Cheryl lui prenait trop la tête, il irait faire du biclou avec la bombe. Et plus si affinités. Macho, va ! Bon. C'était décidé. Il partait.

Gabriel commanda une autre Carlsberg et jeta un œil sur les tables voisines, occupées par des Africains qui regardaient les JO à la télé. Un relais avec les Nigériens. Ça hurlait sec. Dans ce café de la rue Oberkampf, la télé remplaçait le journal. Pas plus mal. Pas de journal, pas de tentation. Il avait couru un paquet de business glauques, d'affaires sordides, de saloperies innommables, et jamais on n'avait parlé de lui dans les baveux. Pas nommément, en tout cas. Parfois une petite apparition sous l'appellation « un mystérieux individu », pas plus. Le Poulpe, les plumitifs ne connaissaient pas. Il avait fallu qu'il se fasse amocher par des connards pour avoir l'honneur du *Parisien*. Et encore, en page 12. Qui pouvaient bien être ces raclures ? Le mec qui était venu le chercher, alors qu'il dégustait son Panini-ketchup à côté de la geisha au teint de sucre, il ne l'avait jamais vu, ça, c'était certain. En tout cas, l'autre connaissait son nom. « Monsieur Lecouvreur ? Il y a un certain Gérard qui veut vous parler là-bas... » Comme un idiot, Gabriel avait levé la tête, oubliant toutes les bonnes résolutions de prudence. Trop tard. « Eh bien, qu'il vienne ! » « Il a eu un... accident », avait répondu l'autre. C'était gros comme un camion, mais il s'était levé, sans se méfier. Ce Japonais qui filmait sa poupée Barbie l'avait déconcentré. Il avait suivi le type. Pensant qu'il serait plus facile de s'en débarrasser en se noyant dans la foule plutôt qu'en restant assis. Le mec l'avait chauffé à blanc, les mots étaient montés. Ensuite, la bagnole, où trois types l'attendaient, le coup de crosse sur la nuque, le blitz. Quand il était revenu à lui, il était ficelé sur une chaise dans une pièce sombre. Une flaque d'huile à ses pieds. Ambiance garage. Ça puait la charogne et l'œuf couvé. Et après, des odeurs plus moches encore, parce qu'il avait fait dans son

froc, au propre et au figuré. Il avait attendu une heure, persuadé que c'était la *dernière*. Il avait eu tout le temps de ruminer. Janvier 96, les six morts de l'hôtel de Nice, la péniche de Pedro explosée, le barbouze qui pète avec sa bombe devant Cheryl-Coiffure. Logique et implacable. Ils ne t'ont pas oublié. Cette fois, pas besoin de mise en scène pour les journaux. Ils vont te saigner tranquille, après un petit cours de discipline pragmatique. Le Poulpe avait très soif et envie de gerber. Deux types étaient arrivés. Un molosse et l'appât du Louvre, sans sa cape noire. Ils l'avaient détaché en souriant. Genre *Apportez-moi la tête d'Alfredo Garcia*. Puis ils avaient commencé à le tabasser, au poing et au nerf de bœuf. À tour de rôle. Méthodiquement. Le molosse portait des gants de boxe. Ça avait duré cinq, six minutes, pas plus. Il n'avait pas cherché à se défendre, convaincu que c'était le meilleur moyen de prendre du rabiot. Les types se retenaient, attentifs à laisser le moins de traces possible. Ils épargnaient le visage. Alors il avait repris espoir. C'est en heurtant le ciment, en tombant, qu'il s'ouvrit l'arcade sourcilière. Les salauds n'avaient pas ouvert la bouche de la cérémonie. À la fin, le conducteur de la voiture les avait rejoints, et c'est là que Gabriel reçut le coup de genou dans les valseuses. « Pour tous les braves gens à qui t'as cassé les burnes, casseur de couilles de mes deux ! » L'air satisfait, sans haine personnelle. Le seul qui n'était pas réapparu, c'était le type assis à la place du mort, dont Gabriel n'avait aperçu que la casquette, et encore, fugitivement. Aussitôt, ils lui avaient rebandé les yeux, l'avaient reficelé sur la chaise et laissé moisir pendant une bonne heure encore. Puis ils étaient revenus et l'avaient jeté dans une voiture, toujours ficelé mais sans la chaise. Une autre caisse qu'à l'aller, moteur diesel, pas une automatique comme la première, avec des freins fatigués qui crissaient dans les virages et moins de reprise. Ils avaient roulé pendant vingt minutes à peu près. S'étaient débarrassés de lui dans un terrain vague. Après le claquement de portière, Gabriel entendit le bruit caractéristique d'une vitre automatique, et le molosse lui beugla : « C'est pas l'envie de te flinguer qui nous manque, enfoiré ! Tu peux dire que t'as le cul bordé de nouilles, le Poulpe ! » La bagnole démarra aussitôt.

Le temps qu'il détache ses liens et se débände les yeux, elle avait disparu. Il faisait presque nuit. Il ne connaissait pas l'endroit où il se trouvait. Un terrain vague avec des stands de kermesse dégarnis. Une odeur tenace de graillon traînait dans l'air. Pas âme qui vive, évidemment. A trente mètres, un canal. Il descendit sur la berge pour se nettoyer et se sépara de son slip souillé, qu'il jeta dans un buisson, puis il suivit le canal pendant deux cents mètres et remonta la pente jusqu'à un pont. Il tourna à gauche sur la route, rue du Landy. La plaque lui indiqua qu'il était à Aubervilliers. Il marcha en se retournant toutes les trente secondes. Pas un chat. À moins d'être branché GPS, pas de filoché. Dans l'affaire, il avait perdu sa casquette, son blouson en jean avec un portefeuille contenant des faux papiers au nom de Max Duroméa. Son tee-shirt customisé ATTAC était déchiré. Ils n'avaient pas touché aux cinq billets de deux cents francs pliés dans la poche arrière de son fute. C'est avec ça qu'il avait payé ses deux nuits dans un hôtel borgne de La Courneuve. Il n'avait pas quitté sa chambre, se faisant monter des sandwiches par la patronne qui ne lui avait posé aucune question, passant ses journées à zapper comme un malade, en évitant les jeux de Sydney – lui qui ne regardait presque pas la télévision, ça lui faisait tout drôle. Le soir du deuxième jour, il était tombé par hasard sur les infos de la 2. À la fin du journal, tout sémillant, Sérillon avait balancé le sujet comme un clip animalier de fin de bulletin météo. *Et*

puis ces images étonnantes filmées par un touriste japonais, un enlèvement filmé en direct, en plein Paris, devant le musée du Louvre...

Sa tronche au ralenti dans la lucarne.

Ça s'arrêtait juste avant le coup de matraque. Il était descendu en douce pour voir si la patronne regardait le journal. Ce n'était pas le cas. Gabriel était remonté dans sa chambre en se demandant ce que pouvait bien signifier ce micmac. Un film d'horreur sur Canal+ l'avait maintenu éveillé jusqu'à quatre heures du matin. Ensuite il avait quitté l'hôtel et était allé traîner du côté du campement des Zingaro. Il avait sympathisé avec trois clochards à qui il donna ses derniers francs.

*

En sortant du café de la rue Oberkampf, Gabriel Lecouvreur se planta devant un kiosque, piaffant devant les étals sans parcourir les titres des journaux, comme un type qui hésite à faire l'acquisition d'une revue cochonne. Il résista à l'envie d'acheter *le Parisien*.

À vingt heures, il passa à l'appartement de Cheryl, mais la clé n'était pas à sa place. Il sonna. La belle au nid n'était pas. Gabriel mourait d'envie d'aller au Pied de Porc, mais ç'aurait été trop facile pour Gérard. Faudrait qu'il apprenne à se mesurer, le Gros. À mesurer ses doses de bibine, surtout. Et toi, Gabriel, faudrait peut-être que tu mettes un peu d'eau dans ta bière. Il décida d'appeler les Scolassiens. S'il tombait sur Gérard ou Vlad, il raccrochait. Maria, il lui parlerait. Si c'était Léon qui décrochait, là, il fallait prendre ses cliques et ses claques et se tirer illico presto à l'autre bout de la planète. Il tomba sur Gérard et raccrocha. Le Gros semblait n'avoir pas décuité de la veille.

Il prit une chambre dans un petit hôtel près de la rotonde de la Villette et regarda *La mort aux trousses* d'Hitchcock sur une chaîne câblée. Il s'endormit au début du film et se réveilla pendant la séquence où Cary Grant est poursuivi par l'avion dans les champs de maïs. Ça, c'était du cinéma ! Après le film, il alla boire un verre et écrivit une carte postale pour Gérard et Maria.

Je pars à Belle-Île avec la plus belle coiffeuse du monde et vous couvre de baisers.

Il signa juste « G ».

1. Voir *Belle-mère en l'île*, d'Olivier Mau, Le Poulpe n° 203. ↵